Zeitschrift: Revue de Théologie et de Philosophie
Herausgeber: Revue de Théologie et de Philosophie
Band: 2 (1914)
Heft: 7

Artikel: Sur l'objet de l'histoire de la philosophie
Autor: Volait, Georges
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-379928

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 10.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

SUR L'OBJET DE L'HISTOIRE DE LA PHILOSOPHIE

Le grand mouvement d'études historiques dans lequel on est tenté de voir un des caractères distinctifs du dix-neuvième siècle ne pouvait guère manquer de s'étendre à la philosophie. Dans ce domaine, c'est surtout à Hegel que revient l'honneur d'avoir donné une nouvelle et vigoureuse impulsion à l'histoire, par ses célèbres leçons comme par les travaux issus de son école. A vrai dire, la construction spéculative nuit trop souvent chez Hegel à la vérité historique ; il faut que les faits viennent se placer docilement dans les cadres qu'il leur a tracés à priori, sinon il les déforme ou les ignore. Mais on peut reconnaître ses erreurs sans lui contester le mérite d'avoir affirmé, plus fortement qu'aucun de ses prédécesseurs, l'enchaînement régulier des faits. Si nous ne prétendons plus retrouver dans la succession des systèmes les étapes d'un développement logique, du moins cherchons-nous à l'expliquer par ses causes. Quelque éloignés que nous puissions être de Hegel par ailleurs, nous sommes convaincus comme lui que l'histoire de la philosophie peut et doit prendre la forme scientifique. Ses erreurs mêmes n'auront pas été inutiles, si elles nous ont mis en garde contre l'abus de la spéculation en matière historique.

Les progrès de la discipline qui nous occupe ont été si rapides et si considérables au cours du siècle passé, qu'on

a pu, non sans quelque apparence de raison, en prendre ombrage au nom de la philosophie elle-même. Celle-ci n'allait-elle pas s'appauvrir de tout ce que gagnait celle-là ? Ne voyait-on pas les meilleurs esprits dépenser au service de l'histoire un temps et des forces qu'ils auraient, sans elle, consacrés utilement au travail philosophique ? Et chez ceux qui restaient encore fidèles à la philosophie, ne devait-on pas s'attendre à constater, sous l'influence dominante des méthodes historiques, un développement exagéré du sens critique, accompagné d'un affaiblissement de la puissance créatrice ? Les faits ont prouvé la vanité de ces craintes. Un coup d'œil jeté sur l'époque actuelle montre que l'histoire et la philosophie peuvent exister et progresser côte à côte sans se nuire. D'une part, la pensée philosophique y est en pleine activité, elle revêt des formes originales, tente des voies nouvelles, rajeunit les antiques problèmes, revise ses méthodes ; de l'autre, l'histoire ne cesse d'étendre le champ de ses recherches. Il suffit de rappeler, entre tant d'exemples, les patientes investigations auxquelles nous devons de mieux connaître chaque jour l'immense domaine de la philosophie médiévale, ainsi que la récente et heureuse initiative du professeur Dyroff, conviant les historiens de la philosophie à l'étude d'une des périodes les plus intéressantes, et malheureusement les plus négligées, celle de la Renaissance.

A mesure qu'elle se développait, l'histoire de la philosophie devait voir se poser les questions logiques que fait naître le progrès même du travail scientifique. C'est, en effet, le contact prolongé avec son objet qui amène le savant à en approfondir la nature ; c'est l'emploi journalier des procédés de recherche appropriés à cet objet qui l'incite à réfléchir sur sa méthode, c'est enfin les résultats obtenus qui lui permettent de fixer la valeur et les limites de sa science. En un mot, plus une science est avancée, plus riche est la matière qu'elle offre à l'examen logique et plus grand l'avantage qu'elle peut en retirer. Les historiens de

la philosophie l'ont compris. Si les nombreuses études entreprises pour préciser l'objet, le but et les méthodes de leur science n'ont pas toujours abouti aux mêmes conclusions, on n'en saurait pourtant nier l'importance, aussi bien pour l'histoire que pour la logique.

Que, dans une recherche de ce genre, la question d'objet doive précéder celle de méthode, une simple remarque suffit pour s'en assurer. Toute science ayant pour but la connaissance de son objet, la méthode n'est autre chose que le moyen d'atteindre ce but. Or, ce n'est pas le moyen qui détermine le but, mais bien au contraire la nature du but qui décide du choix du moyen.

Quel est l'objet de l'histoire de la philosophie ? Telle est donc la première question que l'historien doit se poser. La réponse paraît d'abord si évidente qu'on est tenté de tenir la question pour superflue. Mais sous cette apparente simplicité se cachent des difficultés réelles. C'est ce que nous allons essayer de montrer.

Dans l'ensemble des faits qui constituent la matière de l'histoire universelle, chaque histoire particulière se fixe son objet propre. Ceci suppose qu'elle en a une idée assez précise pour pouvoir le reconnaître entre tous. Ainsi l'historien qui veut faire l'histoire des grèves, par exemple, ou des traités de commerce, ne le peut qu'à condition de savoir la nature des faits que ces noms désignent. Il reçoit de l'économiste et du juriste la définition de la grève ou celle du traité de commerce, et, grâce à elles, dégage de la masse des faits économiques et sociaux ceux qui, seuls, doivent former la matière de son étude. Rien de plus tentant qu'une pareille méthode pour l'historien de la philosophie. Par malheur, il y a presque autant de définitions de la philosophie que de philosophes, et si beaucoup apparaissent à l'examen comme des variétés d'un même type, il reste assez de différences pour que le choix s'impose. Mais, en choisissant, l'historien encourra le reproche de déterminer arbitrairement la matière philosophique. Il lui arrivera d'y faire

entrer tel fait auquel on donne généralement une autre épithète, ou, au contraire, de frapper d'ostracisme des produits de la pensée dont le caractère philosophique avait été admis jusque là sans discussion. Ainsi la matière de l'histoire partagera les vicissitudes des définitions, et, comme on peut toujours en former de nouvelles, il faudra désespérer de jamais fixer ce sol mouvant.

La difficulté, on le voit, a sa cause dans la multiplicité des définitions. Mais cette multiplicité elle-même, est-elle nécessaire ? Si elle ne l'est pas, ne suffira-t-il point d'en connaître la raison pour y échapper ? Il n'y aurait sans doute pas tant de définitions différentes de la philosophie si l'on ne se hâtait de les échafauder sur des bases de faits trop étroites. Cette hâte est d'ailleurs explicable chez le philosophe, qui demande avant tout à la définition le principe directeur de son travail. Pour peu qu'on examine les définitions de la philosophie, on y reconnaît un double caractère : tandis qu'elles sont à priori ou génératrices dans la mesure où elles expriment, non une réalité observée, mais un idéal conçu, elles restent empiriques par quelque endroit, puisque le philosophe ne peut guère se dispenser de tenir compte des faits, et qu'au surplus, son idéal est toujours conditionné par le réel. Selon que l'un ou l'autre de ces caractères prédomine, la définition est plus ou moins utilisable pour l'historien. On peut dès lors imaginer deux cas extrêmes : dans l'un, la définition serait entièrement à priori, dans l'autre entièrement empirique. Dans le premier, l'objet ne précéderait pas la définition, mais serait posé par elle. L'historien de la philosophie n'en pourrait faire aucun usage, puisque, par sa nature même, elle ne s'appliquerait à aucun des faits antérieurs. L'identité du nom ne serait alors qu'un trompe-l'œil, cachant une différence radicale dans les choses. L'ordre de faits ainsi créé n'appartiendrait donc pas à l'histoire de la philosophie. La définition entièrement empirique serait tirée de la totalité des faits philosophiques. Ici, il semble bien que l'on tienne enfin le critère

cherché. Mais ce n'est qu'une illusion, facile à dissiper. La totalité des faits philosophiques, qu'est-ce donc, sinon l'objet même de l'histoire ? Vouloir en tirer une définition, c'est supposer l'histoire achevée. Or, sans parler de l'impuissance de l'esprit à épuiser une matière aussi riche, qui ne voit qu'il est contradictoire de faire de la même définition le résultat de l'histoire et la condition de sa possibilité ?

C'est donc vainement que l'historien demanderait à la définition un moyen infaillible de reconnaître les faits philosophiques. Mais l'échec est-il irréparable ? Le service qu'on attendait de ce critère, c'était, en somme, d'assurer l'unité de la matière de l'histoire. Ne peut-elle l'être d'une autre façon ? On pourrait essayer de la chercher dans la succession des faits ; dans le cas le plus favorable, celui où ils se suivraient sans interruption, on obtiendrait une unité de série : mais c'est là une unité tout extérieure et, par suite, sans valeur pour l'historien. De fait, tout peut succéder à tout. Il faudrait que cette unité de série recouvrît une unité d'objet, et c'est justement ce qui est en question. Echappera-t-on à la difficulté en disant que les faits philosophiques ne se succèdent pas seulement, mais s'engendrent les uns les autres ? Non, puisque la cause n'est pas nécessairement de même nature que l'effet. Nous n'avons garde de le nier, réplique-t-on aussitôt, mais nous prétendons que, dans le cas qui nous occupe, l'effet et la cause sont homogènes. Prouvez-le donc ! La preuve, dites-vous, est facile : les faits sont ici, en dernière analyse, des pensées ; or une pensée ne peut sortir que d'une autre pensée par un processus logique, et une pensée philosophique aura sa raison dans une autre pensée philosophique. Qu'en savez-vous ? Prétendez-vous donc qu'une pensée ne puisse s'expliquer, au moins en partie, par des facteurs extralogiques ? Et pourquoi la pensée philosophique ne subirait-elle pas l'influence de pensées d'un autre ordre ? Pour parler moins abstraitement, croyez-vous que le sentiment, les besoins du cœur, les aspirations de la foi religieuse, les idées scientifiques ne jouent aucun

rôle dans la formation des philosophies ? Allons plus loin et négligeons pour un moment toutes ces objections. Il en reste une, décisive celle-là, à laquelle vous ne songiez pas. C'est qu'en esquivant le problème à l'intérieur de la série, vous le retrouvez nécessairement aux extrémités. Pourquoi, en effet, étudier cette série plutôt que toute autre ? C'est, dites-vous, parce qu'elle se compose de faits philosophiques. Mais comment savez-vous que ces faits sont philosophiques ? Parce qu'ils appartiennent à la série ? Vous tournez dans un cercle vicieux. Voulez-vous en sortir en disant que chacun des faits emprunte son caractère du précédent, et cela en remontant de fait en fait jusqu'à celui qui ouvre la série ? Mais ici il faut vous arrêter ; vous ne sauriez échapper plus longtemps à la question qui vous poursuit : si vous avez choisi ce fait comme point de départ, c'est sans doute que vous aviez un moyen de le reconnaître entre tous. Si le hasard avait décidé de votre choix, quelle apparence qu'il vous eût conduit précisément au fait dont vous aviez besoin ? Direz-vous que c'est le terme et non le commencement de la succession qui décide pour vous de son caractère, on vous répondra que la même incertitude qui se trouvait dans l'un se retrouvera nécessairement dans l'autre.

Faut-il conclure que, dès le début de son travail, l'historien de la philosophie ne peut échapper à l'impuissance que par l'arbitraire ? Pour se soustraire à cette conclusion décourageante, on devrait prouver qu'en réalité on n'a pas épuisé tous les moyens de fixer l'objet de l'histoire. Essayons de fournir cette preuve.

Nous commençons par écarter, pour leur insuffisance manifeste, tous les critères qui ne nous feraient pas reconnaître les faits philosophiques par leur nature. Mais alors, dira-t-on, il ne reste que la définition, et vous l'avez éliminée. Nous touchons ici du doigt la cause de notre échec. En réalité, lorsque nous exigions de l'historien qu'il possédât une définition de la philosophie, nous exagérions singulièrement l'importance de la définition. Il n'en va pas autre-

ment de l'histoire de la philosophie que de toutes les sciences de faits, qui ne sont possibles que si l'esprit est capable de reconnaître et de grouper les faits de même nature, avant de les définir. On objectera peut-être que les faits philosophiques ne sont pas des objets visibles, tangibles, comme ceux qu'étudient les sciences naturelles, et que, par suite, leurs ressemblances ne sont pas immédiatement aperçues, comme celles qui permettent, par exemple, de faire entrer, à première vue, dans un même groupe un chien et un autre chien, un chêne et un autre chêne. S'il en est ainsi, et, dans bien des cas, la chose paraît douteuse, qu'est-ce que cela prouve, sinon qu'il peut être plus difficile de saisir l'identité de nature de deux pensées ou de deux doctrines que de reconnaître la parenté de deux animaux ou de deux plantes ? Ce qui importe ici, ce n'est pas le degré de difficulté de l'opération intellectuelle, c'est sa possibilité. Or, que l'esprit soit capable de reconnaître le fait philosophique, c'est ce que nous admettrons sans peine. « Dans le catalogue d'une bibliothèque, dit Ernest Naville (1), il y a une place réservée aux ouvrages philosophiques. Dans les programmes des universités, il y a des cours de philosophie. Dans les dictionnaires biographiques, un certain nombre d'hommes sont désignés comme étant spécialement des philosophes. L'histoire de la philosophie se distingue des autres récits relatifs aux destinées de l'humanité. Il existe assurément de grandes divergences pour le classement des livres, pour la matière des cours universitaires et pour celle des histoires, mais on ne saurait pourtant méconnaître qu'il est des cas où la diversité ne se montre pas. Personne n'hésite à compter Aristote, Platon, Descartes, Leibniz, Kant, dans les rangs des philosophes, et nul ne songerait à y placer César, Raphaël ou Beethoven... Il y a donc une idée de la philosophie qui demeure incontestée dans son fond, sous des divergences relatives à sa surface ; et c'est cette idée

(1) *La définition de la philosophie*, p. 141-142.

qu'il faut discerner et préciser pour arriver à une définition qui résulte de la nature de la chose. » Cela, ajouterons-nous, c'est la tâche du philosophe. L'idée, telle qu'on vient d'en affirmer l'existence, suffit à l'historien.

Si l'on nous demande quelle est cette idée de la philosophie, nous répondrons qu'à la formuler trop précisément, on risque d'en faire une définition, ce qui, on l'a vu, peut être dangereux et est, en tout cas, inutile. Il suffira d'indiquer, sans prétendre à une énumération complète ni à un groupement systématique, les principaux caractères qu'elle enveloppe : universalité de l'objet, s'il est vrai que la philosophie ne découpe pas de tranches dans le réel, comme les sciences particulières, mais cherche à l'embrasser tout entier ; essai de concevoir et d'expliquer cet objet universel à l'aide des principes directeurs de la connaissance et de l'action, ou, si l'on préfère, essai de mettre le réel en harmonie avec les besoins essentiels de la pensée et du vouloir, et, par suite, recherche de la nature intime, de l'unité, de la cause première et de la fin dernière, de l'intelligibilité, de la signification et de la valeur du réel.

Est-il téméraire d'affirmer que, présentée sous cette forme, notre idée de la philosophie est assez compréhensive pour embrasser, sinon tous les faits, du moins le plus grand nombre des faits auxquels on donne communément le nom de philosophiques ? Supposons-la même fort incomplète, il sera facile de remédier à ce défaut ; en effet, elle pourra s'enrichir de tout ce que révéleront une expérience plus vaste et une analyse plus pénétrante.

L'objet immédiat de l'historien, celui qu'il reconnaît à l'aide de cette idée directrice, ce n'est pas, est-il besoin de le dire, la philosophie en soi, qui n'a qu'une existence idéale, mais les philosophies, ou les diverses tentatives qui ont été faites pour accomplir la tâche de la philosophie. Chaque philosophie a, en quelque sorte, deux faces : l'une, interne, qui est proprement la pensée du philosophe, l'autre, tournée vers le dehors, par laquelle cette pensée se

communique. Comme les moyens d'expression, parole ou écriture, ne rendent qu'imparfaitement la pensée, on voit que toute une partie de l'objet, la plus importante, doit être reconstituée, reconstruite et, si l'on peut ainsi dire, repensée par l'historien. Une certaine subjectivité est donc inévitable dans la constitution d'une partie au moins de la matière philosophique. Pour éviter l'excès, l'historien devra se soumettre à une discipline sévère, et nous apercevons dès maintenant la nécessité d'une bonne méthode dans l'histoire de la philosophie. On le voit, la considération la plus simple sur la nature de l'objet conduit immédiatement à la question de méthode. Il serait facile de montrer que les questions que doit se poser l'historien de la philosophie naissent aussi de la nature même de l'objet. Un exemple suffira. Une philosophie, avons-nous dit, est une tentative faite par un homme qui vit à telle époque, dans tel pays, pour résoudre des problèmes d'une certaine nature. Ces problèmes, on les voit se poser de nouveau à d'autres hommes, dans d'autres temps, en d'autres lieux. Comment l'expliquer? Y a-t-il dans tous les cas transmission des problèmes de philosophe à philosophe ? Ou bien le retour des mêmes problèmes a-t-il sa raison, soit dans l'identité de nature de l'esprit humain en général, soit dans la ressemblance des esprits individuels, indépendamment de tout emprunt ou filiation ?

On ne saurait multiplier les exemples de ce genre sans sortir du cadre de cette étude. Il nous suffit d'avoir indiqué le passage naturel du problème de l'objet à des questions plus variées sans doute et moins abstraites, mais non plus importantes que celle dont le respect des exigences logiques nous imposait, avant tout, l'examen.

GEORGES VOLAIT.